



Les livres, les revues, etc.

Tiburcio Ariza, François Coudray,
Les GARI: Groupes d'action révolutionnaires internationalistes. 1974, la solidarité en actes: enlèvement du banquier Suarez... Toulouse, CRAS, 2013. 296 p., ill. 18 euros.

La main du vieux dictateur militaire serre le lacet étrangleur sur le cou de Francisco Granados Gata et de Joaquin Delgado Martinez, de la Fédération ibérique des jeunesses libertaires, la FIJL. Espagne, été 1963.

Franco garrottera aussi Salvador Puig Antich, jeune militant de l'ex-Mouvement ibérique de libération, le MIL, au printemps 1974. Puig Antich avait été blessé et arrêté à Barcelone, en présence de ses deux compagnons toulousains de lutte, Jean-Marc Rouillan et Jean-Claude Torrès. Cela fera date!

Les protestations massives, les actions symboliques contre les intérêts économiques espagnols en France n'ont pas empêché cette exécution. Pas assez efficaces!

La réponse s'élabore depuis Toulouse, où se constitue une Coordination de groupes autonomes de la mouvance anarchiste et d'individus affinitaires, d'Espagne, de France et de Belgique: les GARI.

Fins et moyens? Obtenir la libération d'autres camarades emprisonnés en Espagne et aussi une rançon, en échange (sic) du banquier de la Banque de Bilbao à Paris, Angel Baltasar Suarez, enlevé et séquestré dix-neuf jours en mai 1974, en pleine période électorale présidentielle française.

Le premier tiers du livre présente une chronologie d'événements qui ont conduit à la création de cette coordination provisoire et à la radicalisation de leurs actions spectaculaires. En annexe, des documents prouvant la collaboration des institutions régaliennes françaises avec celles de la dictature espagnole; celui des GARI qui s'expriment sur l'affaire Suarez et la réponse fort critique qui leur est adressée. Suivent une compilation d'articles de presse, une BD, une brochure écrits entre 1974 et 1977 par des groupes, des individus et des prisonniers – tous impliqués dans cet activisme – ainsi que des textes sur la solidarité avec les inculpés. La dernière partie contient des témoignages récents: celui d'Octavio Alberola Surinach, du Groupe du Premier Mai – personne clé de la coordination – à propos de la possible infiltration des GARI par Inocencio Martinez; et ceux de trois autres

protagonistes qui reviennent bien singulièrement sur cette époque.

L'affaire Suarez sera close par le procès des dix inculpés en France, aux Assises à Paris en janvier 1981, six ans après la mort du caudillo, et en pleine période pré-électorale présidentielle française (!). Tous seront acquittés.

Le Centre de recherches sur l'alternative sociale, CRAS, aborde les thématiques de l'activisme militant (2005) et des luttes antifranquistes (2007) avec la publication de ce livre sur les GARI. Cet important effort documentaire ravive les mémoires d'un passé dont les effets perdurent pourtant, jusque dans la réalisation de l'ouvrage. En effet, trente-neuf ans après les faits et malgré leur prescription, les auteurs du livre – ainsi que Truk' – restent masqués.

Cette clandestinité en 2013 conditionne inévitablement les choix des textes et des interlocuteurs présentés, ce qui en limite la portée. Des protagonistes de l'affaire Suarez n'ont pas été sollicités. Des trahisons internes aux GARI ne sont pas exposées. D'autre part, l'absence de références aux autres luttes en Europe et dans le monde cantonne cette histoire dans les frontières franco-espagnoles, lui ôtant la compréhension d'un contexte historique plus large fait de stratégies de la tension et d'activisme violent.

Pour autant, les polémiques soulevées par la solidarité en actes des GARI retentissent encore dans le présent. La parution de cet ouvrage en ramène les débats parfois très vifs. Ils peuvent contribuer à repenser nos manières d'agir dans les luttes de la décennie actuelle.

Danièle Haas

**Eddy Vaccaro, Maximilien Le Roy,
Anne-Claire Thibaut-Jouvray,
España la vida. Paris, Casterman,
2013, 119 p., 25 euros.**

Castermag' : La guerre civile espagnole vous taraude-t-elle depuis longtemps ? Maximilien Le Roy : Oui, c'est un sujet sur lequel j'avais effectué un certain nombre de recherches. Cette période est incontournable dans l'histoire politique du XX^e siècle. Et c'est notamment le mouvement libertaire qui avait retenu mon attention : il menait une double lutte contre les forces franquistes et contre l'hégémonie soviétique. De cet intérêt est née l'envie d'écrire un scénario sur cet événement.

– Et vous, Eddy ?

Eddy Vaccaro : Maximilien, que je connais depuis un petit moment maintenant, m'a proposé ce projet il y a deux ans et j'ai aimé la manière dont on rentre dans la grande Histoire par la petite porte, c'est-à-dire au plus près des personnages. L'humain est le centre d'intérêt principal de mon travail, avec toutes ses contradictions, ses idéaux et ses luttes intérieures. Pendant la guerre d'Espagne, de jeunes anarchistes de tous pays ont confronté leur passion et leur soif de liberté avec la réalité d'une guerre au quotidien, ses horreurs, ses bassesses... une sacrée aventure humaine !

Telle est la genèse de cette bande dessinée qui emprunte son titre à une chanson de Léo Ferré écrite en 1964, « Franco la Muerte ».

Si *España la vida* n'est pas à proprement parler une BD militante, elle n'en demeure pas moins un excellent (et agréable) outil – au demeurant bien documenté – pour saisir ce que fut cette période cruciale de l'Espagne entre 1936 et 1939.

De plus, les auspices sous lesquels elle est placée (extraits des *Fils de la nuit* d'Antoine Gimenez en exergue, texte de Victor Serge en 4^e de couverture) font que c'est en toute sympathie que l'on peut lire cet album où se mêlent très étroitement contexte politique et relations interpersonnelles, que ces dernières relèvent de l'amour, de la relation père-fils, de l'amitié entre camarades de lutte. Les amateurs du 9^e art ne manqueront pas, pour leur part,

de relever dans le dessin d'Eddy Vaccaro une certaine proximité graphique avec le travail de Jean-Claude Götting (trait épais, ambiance charbonneuse, etc.). À noter également, car cela n'est pas courant, le fait que l'auteur de la mise en couleur de l'album (Anne-Claire Thibaut-Jouvray) voit son nom figurer en couverture. Ce qui n'est pas usurpé au regard de ce beau travail d'équipe.

Bernard Hennequin

Aurélien Berlan, *La fabrique des derniers hommes. Retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber, La Découverte*, coll. « Théorie critique », 2012, 344 p., 24,50 euros.

Quelle peut bien être la pertinence, pour ceux qui aujourd'hui n'ont pas renoncé à l'idée de l'émancipation radicale, de ce qu'ont écrit il y a un siècle les sociologues allemands Ferdinand Tönnies, Georg Simmel et Max Weber sur les transformations qu'ils estimaient être caractéristiques de leur époque? C'est à cette question que tente de répondre l'ouvrage du philosophe Aurélien Berlan, question d'autant plus retorse que, comme il le rappelle, les auteurs en question n'ont jamais montré d'attachement viscéral pour un tel projet d'émancipation: si Tönnies a pu manifester, en théorie, une certaine sympathie pour le socialisme, en revanche Simmel est demeuré toute sa vie apolitique (si l'on excepte son engagement belliste en 1914); quant à Weber, ses engagements politiques ont pour constante la

défense de la cause nationale allemande. On peut, de ce point de vue, regretter que la quatrième figure fondatrice de la sociologie allemande, celle de Werner Sombart, n'ait pas été prise en compte, lui qui eut un engagement effectif au sein du SPD.

Mais davantage que leur positionnement politique immédiat, ce qui fait pour Aurélien Berlan la pertinence contemporaine de ces trois auteurs, c'est d'une part le projet qui fut le leur de procéder à un diagnostic historique sur le présent, et d'autre part les similitudes entre les tendances qu'ils désignèrent comme typiques de leur époque et les pathologies qui affectent aujourd'hui nos sociétés. L'ouvrage s'organise autour de ces deux aspects, puisque l'auteur, avant de consacrer un chapitre à ce qui fait, selon lui, l'actualité de chacun des trois sociologues, expose dans un long chapitre introductif ce qu'il faut entendre par la notion de « diagnostic historique », qui lui sert de clé de lecture pour ce moment de la sociologie allemande. Il faut ici prendre au sérieux la métaphore médicale: même si

la société n'est pas un organisme, procéder à un diagnostic historique sur le présent implique de le reconnaître comme affecté par un certain nombre de pathologies dont il serait possible de détecter les symptômes et de rechercher les causes, le tout étant orienté à la fois vers un pronostic et vers un art pratique (ici politique). D'autre part, l'ambition de prononcer un diagnostic général sur le présent implique de rompre avec un certain nombre de spécialisations et de cloisonnements disciplinaires, raison pour laquelle d'ailleurs les trois auteurs en question, que l'on considère aujourd'hui comme les premiers sociologues allemands, n'ont en fait cessé de transgresser les barrières disciplinaires, passant de la philosophie à l'économie, du droit à l'histoire. Ce chapitre liminaire permet en outre de comprendre le titre de l'ouvrage : ce diagnostic historique est en effet orienté vers la détection du type humain que promeut le présent et il s'agit de comprendre « le présent comme moule qui nous façonne » (p. 41). Enfin, le diagnostic historique est censé s'articuler à une réflexion de principe où s'élaborent les positions fondamentales : si cette dernière est analogue à une boussole qui nous permet de connaître la direction à suivre, le premier est comparable à une carte (p. 57).

Mais bien entendu, au-delà de cette inspiration formelle, c'est aussi la nature du diagnostic prononcé par ces auteurs qui est, selon Aurélien Berlan, susceptible de nous intéresser puisque les tendances qu'ils estimaient être dominantes dans l'Allemagne du début du XX^e siècle peuvent être prolongées jusqu'à nos jours – ce qui permet en même temps de contester le

caractère post-industriel de nos sociétés (p. 321).

C'est le cas d'abord de la manière dont Ferdinand Tönnies, dans son maître ouvrage *Communauté et société* analyse la dissolution des formes de vie communautaires et leur remplacement progressif par une société abstraite – en somme il associe la rationalisation sociale à une forme de désagrégation. Tout l'enjeu du présent est pour lui de savoir si les formes communales de la société, pourront être relevées par des formes socialistes ou bien si la transformation de la culture en civilisation se traduira par l'effondrement pur et simple de la société, en réaction à l'oppression croissante que ces modes de vie abstraits font peser sur les individus. Aurélien Berlan souligne bien ce qu'a de radical cette manière d'envisager les évolutions contemporaines, eu égard à la bouillie médiatique et sociologique qui tourne autour de la prétendue problématique du « lien social ». Il ne manque pas de signaler, en outre, la convergence de ce diagnostic, et des alternatives qu'il exige, avec les projets de communautés affinitaires développés à la même époque par certains anarchistes (p. 152).

Il pourrait d'abord sembler plus difficile d'associer Simmel à une pensée de l'émancipation, non seulement du fait de son esthétisme apolitique, mais aussi parce que le diagnostic qu'il prononce, principalement dans sa *Philosophie de l'argent*, est formulé du point de vue d'une défense de l'individualisme moderne. Le point de vue d'Aurélien Berlan consiste à lire Simmel comme un auteur qui est précisément intéressant en tant qu'il explore

les impasses de la modernité et montre que «l'émancipation de l'individu vide la liberté de son sens, le rationalisme pousse au nihilisme et le progrès de la civilisation implique une aliénation croissante» (p. 166), ce en quoi cet auteur rejoint respectivement Tönnies, Nietzsche et Marx. Aurélien Berlan souligne bien, toutefois, que les analyses de Simmel conduisent bien plus à des apories tragiques qu'à une perspective d'émancipation radicale, ce qui semble faire de son œuvre davantage le symptôme des tensions qu'il repère que le lieu de leur résolution.

Mais l'auteur qui a sans doute été le plus loin dans l'analyse de la rationalisation, au point d'en faire la tendance dominante de l'Europe moderne, est à l'évidence Max Weber, auquel est consacré le dernier chapitre de l'ouvrage. C'est l'occasion pour Aurélien Berlan de parcourir quelques-uns des thèmes célèbres de la pensée de Weber: liens entre capitalisme et ascétisme, essor de la forme bureaucratique de domination et rationalisation générale des modes de vie, qui mène au fameux «désenchantement du monde». Le tout étant porté par une méthodologie historique dont la finesse n'a, à certains égards, pas été égalée jusqu'aux travaux de P. Bourdieu. Et pourtant, le diagnostic produit par Weber ne conduit, là encore, à aucun engagement politique radical. Comme il l'a fait plus amplement par ailleurs¹, Aurélien Berlan repère toutefois

un «déchirement» chez Weber entre, d'une part, la radicalité du diagnostic, mais aussi une certaine fascination pour l'éthique de la fraternité qui est à l'œuvre dans certaines réalisations communautaires de son époque (mais qui ne valent précisément qu'en tant qu'elles font sécession par rapport à la modernité capitaliste), et d'autre part la résignation qu'il promeut au travers de son œuvre et de son engagement «national-libéral».

C'est peut-être finalement la seule faiblesse de cet ouvrage, par ailleurs agréable à lire, bien documenté et surtout très stimulant intellectuellement et politiquement, que de ne pas s'interroger sur le décalage entre la radicalité des analyses et des diagnostics proposés par ces auteurs et l'absence de toute traduction politique émancipatrice. Est-ce à dire qu'un même diagnostic permettrait des conclusions politiques diverses, voire opposées? On pourrait alors se demander dans quelle mesure le diagnostic est indépendant des conclusions politiques qu'on en tire. Peut-être y aurait-il lieu de prolonger le propos d'Aurélien Berlan dans le sens d'une critique de ce qui, dans le diagnostic historique lui-même, bloque, éventuellement au nom de la lucidité, les perspectives d'émancipation radicale, et de compléter cet exposé de la lucidité des sociologues par une investigation sur les liens qui les lient à l'ordre des choses.

Jean-Christophe Angaut

1. Voir Aurélien Berlan, «Le savant et l'anarchie. Éthique et politique de l'anarchisme selon Max Weber, 'Mon royaume n'est pas de ce monde'», in J.-C. Angaut, D. Colson et M. Pucciarelli (dir.), *Philosophie de l'anarchie*, Lyon, ACL, 2012, pp. 239-266.

**Collectif, *L'autogestion en pratiques*.
Éditions Albache, 2013,
115 p., 8 euros.**

L'autogestion en pratiques est un ouvrage collectif publié par une jeune maison d'édition, Albache. Le projet de cet ouvrage, comme l'indique le titre, est de traiter de l'autogestion. Mais il ne s'agit pas d'un nouveau livre sur l'histoire ou encore sur les théories de l'autogestion. Non, le pari est ici d'aborder cette question à partir de plusieurs expériences concrètes actuelles. Comme le rappellent les concepteurs de l'ouvrage dans leur avant-propos: «l'autogestion renvoie au fait de gérer par soi-même, par opposition à la gestion effectuée d'en haut par des cadres ou une direction extérieure» (p. 6). Or, cette forme de fonctionnement est actuellement expérimentée par de nombreuses coopératives.

L'ouvrage présente, sous forme d'entretiens individuels ou collectifs, quatre expériences. Le passage par l'entretien donne ainsi un caractère vivant à la présentation, ce qui en rend la lecture agréable. Les expériences présentées sont les suivantes. Tout d'abord, la boulangerie «La conquête du pain» à Montreuil. L'expérience a débuté en 2010 et emploie actuellement sept personnes. Le second entretien avec El Chino, coopérateur argentin, présente l'expérience à laquelle il participe. Il s'agit d'une entreprise de métallurgie en Argentine qui s'est constituée dans le sillage de la crise économique du début des années 2000 et qui se veut une réponse pragmatique au chômage. Le troisième exemple est celui du lycée autogéré de Paris. La présentation repose sur

un entretien collectif mené avec des professeurs et des élèves. Le dernier cas est celui de la coopérative «Ambiance bois». L'entreprise, située sur le plateau de Millevaches, est spécialisée dans la transformation du bois. Elle existe depuis vingt-cinq ans et emploie 23 personnes, principalement des temps partiels choisis.

L'intérêt de se pencher sur la question de l'autogestion à partir d'exemples réels permet de montrer la réalité de leur fonctionnement. Oui, l'autogestion peut fonctionner. Elle peut être une alternative avec des adolescents en situation de décrochage scolaire. Elle peut créer de l'emploi et faire fonctionner une entreprise économiquement viable même dans une société régie par la concurrence capitaliste. L'autogestion n'est donc pas une utopie au sens où elle serait irréalisable. Mais elle ne l'est pas non plus au sens où elle mettrait en place un système parfait. Elle constitue une autre manière de prendre en charge des activités collectives, en particulier d'ordre économiques. Mais cette forme de gestion, qui repose sur la participation de tous, rencontre également ses limites et ses difficultés propres. C'est un angle que s'attache à mettre en relief cet ouvrage. Il décrit par exemple concrètement les limites rencontrées par la rotation des tâches ou par les différences de degrés de participation des acteurs.

L'histoire du mouvement coopératif et les économistes radicaux américains l'ont montré: l'autogestion, cela fonctionne et cela peut être efficace économiquement. Il n'est pas besoin pour cela de supposer l'existence d'êtres humains parfaits tous pleinement investis. Certes les différences de degrés d'implication se traduisent bien

souvent par des différences en pratique de pouvoir à l'intérieur des structures. En outre, la compatibilité de l'autogestion avec le système capitaliste montre néanmoins qu'elle ne suffit pas à elle seule pour transformer le système si n'est pas

posée, à un niveau général, la question de la propriété des moyens de production et de l'organisation collective et démocratique de l'économie. C'est cette réalité de l'autogestion que nous rappelle fort à propos ce petit livre.

Irène Pereira

Vincent Gerber, Murray Bookchin et l'écologie sociale. Une biographie intellectuelle. Montréal, Ecosociété, 2013, 181 p., 17 euros.

L'ouvrage présente chronologiquement l'évolution de la pensée de Murray Bookchin au cours de différentes périodes de sa vie (1921-2006), et les expériences aussi bien pratiques que théoriques qui sont venues nourrir son œuvre prolifique. Une telle présentation permet de mieux comprendre les influences et les contextes qui expliquent des prises de position qui furent souvent controversées, et en tout cas ne coïncidèrent jamais tout à fait avec un courant précis de la nébuleuse révolutionnaire. Ainsi, Bookchin restera toujours marqué par les milieux marxistes de son enfance, qui le rendront critique vis-à-vis de toute révolte insuffisamment sociale, et par son expérience du travail ouvrier, qui le convaincra à jamais de la nécessité de nous délivrer des tâches pénibles et abrutissantes. Il y gagna également la conscience précoce que le potentiel révolutionnaire n'est plus l'apanage d'une classe particulière et que ce qu'il faut avant tout se réapproprier, c'est le pouvoir politique.

On apprend que dès les années cinquante, alors qu'il collabore à la revue

Contemporary Issues, Bookchin développe ce qui restera jusqu'à la fin sa proposition d'une société libertaire écologique, radicalement anticapitaliste mais en aucun cas primitiviste, car il y prône déjà un usage rationnel d'une technologie débarrassée de ses nuisances, maîtrisée par l'ensemble de ses utilisateurs en vue de leur libération. Vers la fin de cette période, il se rapproche des milieux anarchistes au sein desquels il milite pour toutes les causes qui ont enflammé les années 60, et développe le mouvement pour l'écologie sociale. Ses publications insistent alors sur l'urgence d'arrêter le gigantisme urbanistique et de décentraliser les espaces autant que les pouvoirs. En prônant la diminution du temps de travail, la démocratie directe en assemblées locales fédérées, une économie adaptée aux ressources locales, mise au service de besoins mûrement réfléchis, relevant plutôt de l'épanouissement psychique que de la consommation de marchandises, sa thèse trouve progressivement son achèvement dans l'important recueil *Post-scarcity Anarchism* (1972), bientôt approfondi par *Toward an Ecological Society* (1980).

La retombée de l'effervescence militante au début des années 70 coïncide avec l'installation de Bookchin dans l'État du Vermont, où il donne des cours de

technologie et d'écologie dans une université alternative. Il y fonde l'Institute for Social Ecology, qui attirera de nombreux activistes et chercheurs à la fois pour ses recherches théoriques et pour ses expérimentations pratiques en agriculture et en énergies renouvelables. Il se consacre dès lors à des publications de plus en plus théoriques, dont Vincent Gerber souligne à juste titre la profondeur des réflexions, comme par exemple, l'interdépendance entre l'autonomie sociale et l'autonomie individuelle, qui suppose de réhabiliter le véritable individualisme, c'est-à-dire l'épanouissement de la singularité et de l'identité originale de chacun.

L'auteur clarifie très utilement aussi, à partir de nombreux documents, le débat qui fit rage entre les trois principaux mouvements de l'écologie radicale : écologie sociale, écologie profonde et écoféminisme, débat qui donna l'occasion à Bookchin de mettre en garde contre les dérives d'un biocentrisme misanthrope et d'exposer sa propre vision de l'être humain, comme seul être auto-réflexif, conscient et donc responsable de ses choix. Par son exigence d'identifier, au sein de l'espèce humaine, quels sont exactement les comportements et les formes sociales qui détruisent les équilibres naturels, il s'oppose aussi bien à l'antispécisme qu'au néo-malthusianisme et à un certain écoféminisme. Par ailleurs, son insistance sur l'exigence rationaliste et sur la priorité de la lutte politique l'a progressivement isolé de la nouvelle génération activiste aux États-Unis, en même temps que ses reproches concernant le repli de celle-ci sur un anarchisme «de la vie privée». Enfin, on comprend bien pourquoi son

municipalisme libertaire fut plutôt mal reçu et pas du tout suivi dans la mouvance anarchiste, principalement en raison de sa proposition de participer aux élections locales pour ensuite transformer ce niveau de pouvoir en démocratie directe, et pour sa défense de la prise de décision par vote majoritaire, en faveur de laquelle il faut cependant reconnaître certains arguments qui ne manquent pas de pertinence. Tous ces débats d'idées, malheureusement, ne se passèrent pas, comme ils l'auraient pu, dans un échange fécond et respectueux, mais dégénérent très vite en polémiques agressives, au point que Bookchin renia ses accointances précédentes et se mit à caricaturer l'ensemble des mouvements militants du passé comme du présent, ce qui n'aida pas à révéler tout l'intérêt de sa pensée.

Deux annexes très précieuses clôturent l'ouvrage. Dans la première, Gerber expose les critiques de John Clark contre le municipalisme libertaire et tente d'y répondre. La seconde revient sur les principes philosophiques sur lesquels se fonde l'écologie sociale : d'une part, la vision de l'humain déjà évoquée, d'autre part, la position d'une «éthique objective» sous la forme d'un «naturalisme dialectique», formule peut-être un peu malheureuse mais où «dialectique» veut simplement dire «évolutif» et où «naturalisme» désigne le fait de se guider sur la tendance de l'évolution naturelle à créer de la diversité, de la coopération et de la complexité – thèse qui n'a pas manqué à son tour de susciter le débat, et qui rejoint celui que nous avons mené dans le n° 23 de *Réfractio*ns à propos du naturalisme de Kropotkine.

Tout en se présentant donc comme une simple introduction à l'œuvre de Bookchin, ce livre soulève avec subtilité des questions passionnantes et permet de mieux comprendre l'évolution d'une œuvre en fonction de la personnalité de son auteur. Il montre aussi combien il est souhaitable de redécouvrir cette pensée, maintenant que les polémiques se sont apaisées et que le débat peut retrouver le niveau argumentatif qu'il n'aurait pas dû quitter. Du coup, on se réjouit du regain d'intérêt que montrent certaines maisons d'édition francophones pour publier de nouvelles traductions, soit d'œuvres épuisées, soit d'écrits jamais traduits. À suivre!

Annick Stevens

Quelques œuvres de Murray Bookchin disponibles en français :

– *Une société à refaire. Pour une écologie de la liberté* (trad. de Remaking Society, par C. Barret), Lyon, Atelier de Création Libertaire, 1992, et Montréal, Écosociété, 2011.

– *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?* (trad. du premier chapitre de *The Ecology of Freedom*, par B. Weizel), Lyon, ACL, 2012 (2^e éd.).

– *Quelle écologie radicale ? Écologie sociale et écologie profonde en débat* (dialogue avec Dave Foreman), ACL-Silence, 1994.

– *Pour une société écologique*. Recueil d'articles traduits par H. Arnold et D. Blanchard, Paris, Ch. Bourgeois, 1976 (épuisé, mais disponible dans les très bonnes bibliothèques).

Une traduction de *Post-scarcity Anarchism* est en cours. Pour se tenir au courant, consulter le site : www.ecologiesociale.ch

Rachel Viné-Krupa, *Frida Kahlo. 1907-1954. Portrait d'une identité.* Hermann Éditeurs, 2013, 169 p., 19,90 euros.

Docteure en langues et littératures romanes, Rachel Viné-Krupa est l'auteure de plusieurs articles sur Frida Kahlo et le mouvement muraliste mexicain ainsi que d'une thèse dont cet essai est largement inspiré. Partant du constat que 43% des œuvres de Frida Kahlo sont des autoportraits, l'auteure entend dépasser l'image traditionnelle d'une artiste « repliée sur elle-même, cantonnée à la représentation de ses préoccupations personnelles » pour démontrer que « le caractère égocentrique – suivant l'acception étymologique du terme, "centré sur moi" – de

son œuvre relève d'un questionnement identitaire ».

Sans nier, bien entendu, l'influence d'une biographie profondément marquée par la maladie et une relation passionnelle tumultueuse avec Diego Rivera, l'auteure a voulu inscrire l'œuvre de Frida Kahlo « dans une dynamique plus vaste de définition de la mexicanité » et notamment du métissage.

Analysée ainsi, la production artistique de Frida Kahlo – que certains critiques ont sans doute un peu trop rapidement rattachée au courant surréaliste, alors que l'artiste elle-même s'en défendit, affirmant « On me prenait pour une surréaliste. Ce n'est pas juste. Je n'ai jamais peint de rêves. Ce que j'ai représenté était ma réalité » – prend une tout autre dimen-

sion, notamment politique, en autorisant une lecture originale de ce que fut l'émergence d'une société nouvelle, celle du Mexique, issue des années révolutionnaires de 1910-1920.

Imprégnés du concept de mexicanité, les autoportraits de Frida Kahlo «ont ainsi participé à la construction et à la diffusion d'un imaginaire national issu de la Révolution», comme le souligne l'auteure, rappelant au passage que l'artiste (née d'un père allemand et d'une mère mexicaine) n'hésita pas à se donner une nouvelle date de naissance (7 juillet 1910), pour mieux signifier l'importance de la Révolution mexicaine comme élément structurel de son existence.

Bernard Hennequin

Vient de paraître

Maud Guély, Rachel Viné-Krupa
*Un ruban autour d'une bombe:
une biographie textile de Frida Kahlo*



ouvrage illustré,
128 p., 24x17 cm,
ISBN 9791092457001
20 euros

Nada Éditions,
23 rue Pradier,
75019 Paris

contact@nada-editions.fr

**Tanguy L'Aminot, *Max Stirner,
le philosophe qui s'en va tout seul,*
suivi de Daniel Joubert,
Marx versus Stirner. Montreuil,
L'Insomniaque, 2012, 160 p., 18 euros**

Il est des penseurs souvent évoqués, mais rarement étudiés sérieusement. Max Stirner est sans l'ombre d'un doute l'un d'entre eux. Les publications, en français, lui étant pleinement dédiées se révèlent bien peu nombreuses; plus d'un siècle après la parution de sa première édition, la biographie – jamais égalée à ce jour – et analyse de son œuvre que lui a consacrée John Henry Mackay n'a jamais été traduite. Toujours en français, les doigts d'une main suffiraient presque à compter les quelques ouvrages de littérature secondaire, parfois de qualité, mais la plupart du temps datés, qui portent sur l'auteur. À tout cela il faudrait ajouter les différentes tentatives, relatives aux modes intellectuelles, de faire de Stirner le précurseur de courants de pensée aussi divers que l'existentialisme, le poststructuralisme, le postanarchisme ou le libertarisme. La quantité d'encre qui a coulé au sujet de cet écrivain semble inversement proportionnelle au temps dédié à se pencher effectivement sur ses productions. La publication que nous livre *L'Insomniaque* a un objectif simple, comme nous l'indique son avant-propos: «pallier un peu à cette ignorance» (p. 6). C'est chose faite!

Tanguy L'Aminot y signe un essai original dont la structure, sans prétention, n'en est pas moins efficace. La vie de Stirner est d'abord rappelée par un récit que complète une chronologie. L'exercice

n'a rien d'inédit, mais il est effectué avec précision et corrige certaines erreurs et légendes malheureusement répandues. Tel est le cas de la mort de l'intéressé, que même des commentateurs un tant soit peu sérieux comme Henri Arvon ou Victor Basch n'hésitaient pas, sans preuve conséquente, à attribuer à la piqûre d'une mouche charbonneuse. Cette biographie s'avère aussi l'occasion d'approcher des textes moins connus, en particulier les articles que Stirner rédigea, avant *L'Unique et sa Propriété*, pour différentes revues jeunes-hégéliennes. On regrettera toutefois que leur présentation et analyse ne soit pas plus longue et fouillée. On ne trouve, sur ce point, presque rien de plus que ce qu'avait déjà fait, en son temps, Henri Arvon.

L'explication de l'œuvre maîtresse constitue la majeure partie du propos tenu. Elle se donne en deux chapitres. Le premier recense les critiques émises par le penseur quant à « un monde à détruire ». Le second se penche sur l'aspect prescriptif de sa réflexion – généralement moins commenté – et dépeint « l'unique à construire ». Au tableau des caractères et figures de l'oppression succède celui de possibles visages et actions de la révolte. Différentes querelles interprétatives sont évoquées et l'on félicitera L'Aminot, dans ce contexte, de faire la part des choses entre ce que dit le texte et les positions qu'il a pu inspirer ou qui s'en sont réclamées. On ne retrouvera pas ici les traditionnelles absurdités, que seule l'illusion rétrospective fait paraître vraisemblables, et qui font par exemple de Stirner un « anarchiste individualiste » avant même qu'il n'existe un mouvement anarchiste.

La postérité de l'auteur n'en est pas moins abordée dans un dernier chapitre. Il en faudrait, certes, peu pour que cette description, tourbillonnante, prenne des allures de catalogue. On appréciera, toutefois, la contestation franche de certaines postures, lorsqu'elles s'avèrent aussi farfelues qu'intenables. Cette recension ne saurait, enfin, passer sous silence l'importante bibliographie – la plus dense à notre connaissance en matière d'études stirneriennes – qui clôt l'essai. Elle rassemble l'ensemble des traductions en français des écrits de Stirner, ses commentaires dans ladite langue et les références d'un nombre impressionnant d'ouvrages sur le sujet en allemand, anglais, italien, espagnol...

En apostille, le volume reproduit *Marx versus Stirner* de Daniel Joubert. Bien que daté de 1975, l'opuscule n'a rien perdu de son à-propos quant au regard qu'il porte sur l'opposition entre les deux penseurs. Reposant sur une lecture aussi fine qu'attentive de *L'Unique* comme de *L'Idéologie allemande*, il présente avec précision les différences philosophiques entre les perspectives des deux émules de Hegel et considère leurs conséquences possibles en matière de transformation sociale. On a trop longtemps étudié Stirner à travers le prisme des railleries que Marx, en compagnie d'Engels, lui avait adressées. Et lorsque ce n'était pas le cas, c'était souvent avec une mauvaise foi égalant celle des attaquants. Sans se heurter à l'écueil consistant à distribuer les bons points, l'essai de Joubert donne une belle occasion de saisir tous les enjeux du débat.

François Thomas

Slavoj Zizek, *Le plus sublime des hystériques. Hegel avec Lacan*, Paris, PUF, coll. « Travaux pratiques », 2011, 448 p., 28 euros.

Slavoj Zizek est depuis quelques années un essayiste à la mode. Avec un rythme soutenu de trois ou quatre livres par an publiés en langue française depuis 2004, et sans même évoquer ses multiples apparitions médiatiques, il est devenu difficile d'échapper au philosophe et psychanalyste slovène, capable de passer sans broncher de Lacan au devenir de l'idée communiste, de la guerre d'Irak au christianisme, de Lénine, Robespierre, Descartes, Deleuze ou Wagner au cinéma hollywoodien et à la construction européenne. Intrigué, on finit par aller y voir, comme tout le monde. Et comme les choses sont bien faites, pour nous autres philosophes, ces bonnes vieilles Presses Universitaires de France sortent un essai de l'intéressé sur Hegel (que l'on connaît un peu) et Lacan (que l'on connaît un peu moins), et qui pourrait permettre de se faire une idée sur ce que raconte le bonhomme¹.

Première déconvenue: en cherchant un peu, on découvre que cette «éblouissante lecture de Hegel, qui en bouleverse de part en part la compréhension» (*dixit* la 4^e de couverture) dégage une forte odeur de réchauffé puisqu'elle est issue de la

réécriture d'une thèse de doctorat soutenue en 1982, laquelle réécriture (mais cela, l'éditeur n'en dit mot) avait déjà fait l'objet d'une édition, sous un titre légèrement différent, en 1988². On en vient inévitablement à se demander, car on a mauvais fond, si l'éditeur n'a pas cherché tout simplement à capitaliser sur le succès tardif mais croissant de Zizek, au risque que le lecteur ne comprenne pas pourquoi l'auteur semble vivre dans un monde antérieur à 1989, que ce soit dans les références qu'il mobilise ou par les repères historiques qui sont les siens. Ce soupçon se trouve renforcé par l'indigence du travail d'édition effectué par lesdites PUF, puisqu'on ne compte plus les coquilles, erreurs d'impression et autres mots manquants, que l'occasion de cette réédition aurait pu permettre de gommer.

Mais à quelque chose malheur est bon: ce livre, qui fut en fait le premier publié par Zizek en français, m'a permis (peut-être en raison de son sujet) de comprendre un peu mieux ce qui fait le succès de l'essayiste slovène depuis une dizaine d'années. De quoi est-il question dans ce texte? D'abord de proposer une lecture croisée de Hegel et de Lacan: de relire Hegel sur un mode lacanien, et de relire Lacan en cherchant ce qu'il y a d'hégélien chez lui. Bien entendu, une telle démarche implique que son auteur soit délivré des exigences propres à l'histoire des idées, qui impliquent que l'on établisse, au moyen de faits, des rapports de filiation entre deux pensées – et qui excluent en revanche que l'on voie dans la philosophie de Hegel une «anticipation» de pensées lacaniennes, et invitent à la prudence avant de soutenir que ce qu'il y a

1. Pour une lecture rigoureuse, mais plus charitable, des livres de Zizek, voir Ronan de Calan et Raoul Moati, *Zizek. Marxisme et psychanalyse*, Paris, PUF, collection « Philosophies », 2012.

2. Slavoj Zizek, *Le plus sublime des hystériques. Hegel passe*, Point hors ligne, 1988.

de Hegel chez Lacan n'est pas dans ce qu'il en dit. On peut, au passage, s'étonner de ce que la formule brillante qui donne son titre à l'ouvrage ne fasse l'objet d'aucune explicitation de la part de l'auteur, qui se contente de signaler que Lacan désignait ainsi Hegel – mais pourquoi celui-ci doit-il être désigné comme «le plus sublime des hystériques», nous n'en saurons rien.

L'ouvrage comporte deux parties. La première est celle qui procède à cette double lecture, en cherchant à établir le «rapport entre la dialectique hégélienne et la logique lacanienne du signifiant» (p. 135) afin de déterminer la mesure exacte du hégélianisme de Lacan. La seconde se propose ensuite de passer en revue une série d'impasses post-hégéliennes (mais qui ne sont peut-être post-hégéliennes qu'en tant qu'elles viennent après Hegel), dans le marxisme (et ses dérivés totalitaires), le post-structuralisme et la philosophie analytique – par où se donnent déjà à voir la verve et la facilité avec laquelle notre auteur, sans la timidité qui nous inhibe, nous autres tâcherons de la pensée, peut passer d'un sujet à l'autre.

Je retire de cette lecture l'impression que le succès de Žižek tient à trois éléments, qu'on peut classer par ordre croissant d'importance. Tout d'abord, et c'est assurément ce qui le rend sympathique, l'auteur est volontiers iconoclaste et n'hésite pas à faire d'une blague juive³ la clé de la compréhension de toute la dialectique hégélienne, ou encore à éclairer la critique hégélienne de la philosophie morale de Kant à partir d'un roman à l'eau de rose (pp. 186-187). Ces passages, que nombre de philosophes ne manqueront pas de

trouver sacrilèges, sont parmi les plus drôles du livre, et il y a en effet quelque chose d'éblouissant (et partant aussi d'aveuglant) dans cette manière de tourner les problèmes philosophiques – que cela dise quelque chose de pertinent sur les auteurs en question est une autre affaire.

Le deuxième élément réside dans ce qu'on pourrait appeler la posture du prestidigitateur et du bonimenteur. Il n'est pas de sujet sur lequel Žižek n'affirme prendre le contre-pied complet de tout ce qui s'est écrit à son propos (on a toujours dit que tel passage de Hegel avait telle signification, hé bien je vais vous montrer qu'il n'en est rien!). Or cette attitude n'est pas seulement rhétorique. D'une part (c'est le côté bonimenteur: j'ai le meilleur produit sur le marché de l'essai philosophique, mes concurrents ont tout faux), lorsqu'il lance ce type d'affirmation, Žižek ne cite jamais, par exemple, un seul commentateur de Hegel chez qui la lecture qu'il dénonce serait attestée. D'autre part (et c'est le côté prestidigitateur), sa démarche

3. Il s'agit de l'histoire de Rabinovitch qui souhaite émigrer d'Union Soviétique et à qui un fonctionnaire demande ses motivations. Celles-ci sont au nombre de deux. La première, c'est que Rabinovitch craint l'effondrement du système soviétique et un retour en force de l'antisémitisme, qui ne manquera pas de cibler les Juifs comme des suppôts du régime socialiste. Le fonctionnaire répond alors qu'il n'a rien à craindre, car le système soviétique ne s'effondrera jamais. «Voilà la seconde raison», lui répond Rabinovitch. Pour Žižek (pp. 49-50, puis à nouveau p. 172), on tient là les trois moments de la dialectique hégélienne, où la synthèse (la chute de l'histoire) n'est qu'un changement de perspective sur l'antithèse, mais était en fait déjà présente dès le début comme but du processus (il s'agit de la vraie raison pour laquelle Rabinovitch désire émigrer).

consiste rarement à commenter les textes de près, mais bien plutôt à procéder par rapprochements intuitifs et inattendus (parfois proprement étourdissants). Cela, joint à quelques tics rhétoriques finalement aisés à déceler (« comment ne pas se rappeler ici... », « on ne peut s'empêcher ici de penser à... »), contribue à donner un fort sentiment d'arbitraire (pourquoi rapprocher Kant de ce roman à l'eau de rose?), voire de coup de force théorique. Au final, tout cela finit par donner l'impression que l'auteur commente ses propres intuitions (parfois géniales) plus que les auteurs qu'il convoque.

Le troisième élément est sans doute celui qui tient le plus étroitement au courant de pensée lacanien auquel Zizek est affilié. La plupart des brillants paradoxes qu'il énonce résultent en général d'un procédé de double retournement⁴ dont les écrits de son maître fournissent maintes illustrations. Il s'agit par exemple de supposer qu'aujourd'hui, tout le monde conteste la famille patriarcale, et plus généralement ce que les auteurs de cette école appellent la Loi – puisqu'on vit dans une société post-moderne et multiculturelle, voyez-vous. Dès lors, la vraie subversion, la véritable aventure, c'est

4. Procédé que Pierre Bourdieu a bien analysé, dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1981, comme typique de la révolution conservatrice.

5. Il faudrait dès lors corriger la fière proclamation de la 4^e de couverture selon laquelle Zizek « dynamite tous les clichés » sur Hegel en : « Zizek entérine autrement des clichés vieux de deux siècles sur Hegel ». Moins vendeur ?

précisément la Loi (p. 77 et suivantes) – ce qui correspondrait, aux dires de l'auteur, à l'équivalent lacanien de la négation de la négation hégélienne : non plus exproprier les expropriateurs, ce qui en était pour Marx la traduction historique, mais s'émanciper de l'émancipation, serait-on tenté de persifler.

Au final, le pisse-vinaigre philosophique, sans doute hostile à la sacro-sainte liberté de théoriser en rond, en arrive à se demander ce que Hegel vient faire là-dedans, sinon servir à un auteur à forger des rapprochements « éblouissants » et à un éditeur à prétendre qu'il vend un livre qui « met à mal toutes les convictions » sur Hegel. En tournant délibérément le dos à quelques principes élémentaires en histoire des idées, Zizek s'expose inévitablement à ce que l'on critique certaines de ses approximations grossières sur la pensée du philosophe allemand. La plus visible (pour moi !) étant la manière fort cavalière dont, victime peut-être consentante de traductions approximatives, Zizek identifie l'effectif (*wirklich*) à l'existant (p. 56)⁵.

Si les rapprochements proposés entre Hegel et Lacan n'ont rien de convaincant, si l'ouvrage ne nous éclaire ni sur l'un ni sur l'autre, ni d'ailleurs sur quelque aspect de la réalité que nous pourrions mieux comprendre pour chercher à le transformer, peut-être s'agit-il finalement d'un ouvrage de Slavoj Zizek sur ce qui passe par la tête de Zizek Slavoj lorsqu'il lit ces auteurs. Dans ce cas, il remplit très bien sa fonction.

Jean-Christophe Angaut

NE PAS ÊTRE DUPE !

François Sébastianoff, *Ni magie ni violence. Deux paris contre toute domination*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2013, 304 p.

Ne pas se raconter d'histoires! Ne pas s'en laisser conter! Sans doute est-ce l'attitude intellectuelle essentielle qui caractérise François Sébastianoff, auteur de *Ni magie ni violence...*

Parce qu'« un abus de langage est si vite arrivé », François a entrepris de nettoyer le terrain de sa réflexion par un travail sur le vocabulaire qui, comme le dit Alain Accardo, « véhicule jusqu'à nous les dépôts séculaires d'une pensée pré-scientifique... ».

On vérifiera qu'une telle posture de lucidité intraitable n'engendre pas pour autant un pessimisme démesuré sur l'avenir de l'espèce humaine.

L'auteur se livre ainsi à toute une analyse en dénonçant, en premier lieu, la confusion – c'est le socle de sa réflexion – entre l'objectivité et « la science »; de même, il analyse les approches pratiques et théoriques de la connaissance du monde qui nous entoure, car, « si on ne sait pas tout, on n'est pas pour autant fondé à dire n'importe quoi sur ce qu'on ne sait pas ».

Parmi les nombreux exemples de sa suspicion, il revisite le message de La Boétie – « Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres » – en montrant le volontarisme naïf de cette affirmation. Car, pour François, la volonté des dominés n'est pas libre, elle ne révèle seule-

ment que des *habitus*, c'est-à-dire des « façons d'agir, de voir, de sentir, d'évaluer », inscrites dans les réseaux neuro-naux non questionnés que domine, de plus, l'esprit de corps.

« On comprend notamment comment il se fait que les plus dominés, en même temps qu'ils se savent prisonniers de leur condition sociale, se croient dotés d'une volonté libre, partageant ainsi la même illusion de délibération volontaire que la minorité de privilégiés qui sont dupes de l'illusion scolastique. »

Ces dominés qui sont d'ailleurs les jouets de leur langage quand, par exemple, confondant hiérarchies de compétence et hiérarchies de domination, ils s'écrient: « Il faut bien des chefs! »

Abolir toute domination

Notre sentiment de liberté n'est donc que le produit d'une multitude de déterminismes complexes; il s'agit bien plutôt de la relative imprévisibilité de nos comportements que dévoile la neuroscience matérialiste qui nous fera mépriser la « liberté métaphysique », la « liberté abstraite » des démocraties réelles, liberté des « égaux en droit », liberté du renard et des poules dans le même poulailler.

Le cap ne sera donc « pas la démocratie, mais l'abolition de toute domination » par la divulgation des acquis de la sociologie critique et réflexive et par la connaissance des dernières avancées des neurosciences.

Dans la critique de Sébastianoff, ne sera pas épargnée la sempiternelle rengaine qui prétend dévoiler les comportements de nos semblables par le pré-

supposé d'une « nature humaine éternelle », c'est-à-dire par une explication qui n'explique rien.

Et puis c'est avec plaisir que l'on tombera sur des lignes traitant de « l'efficacité des rêves » et de la puissance exaltée de l'imaginaire qui ouvre sur l'action, sur l'utopie et ses possibles; lignes qui nuancent ce qui peut paraître de l'inquiétude d'un auteur tellement pointilleux et prudent et qui écrit que « même l'imaginaire dépend d'une motivation déterminée et d'un apprentissage lui-même socialement déterminé, ce qui fait que [pour lui] le terme d'imaginaire exprime ce qui est nouveau sans être libre ».

François Sébastianoff attire, en outre, notre attention sur le fait que notre « cerveau ne donne pas d'ordres, il transmet des informations », nous assurant ainsi que cet organe fonctionne d'une façon anarchiste.

On notera également, parmi d'autres points, l'expression de « violence inerte » que l'on rajoutera à notre liste recensée dans *Manières d'agir* (écrit avec Pierre Sommermeyer), à savoir « la pression ou l'oppression, continues et souvent inaperçues, de l'ordre ordinaire des choses, les conditionnements imposés par les conditions matérielles de l'existence, par les sourdes injonctions [...] des structures économiques et sociales, etc. ».

La finalité du propos de François sera donc de cultiver un regard approprié sur le monde car :

« Si on pose l'objectivité comme une valeur, il s'agit de s'habituer à vivre dans le relatif, ce qui ne veut pas dire dans le n'importe quoi. Il s'agit notamment d'assumer que, dans la réalité, c'est nous seuls

qui posons nos valeurs, en l'absence de toute caution métaphysique. »

Autrement dit :

« Ce sont les êtres humains qui posent (d'une façon plus ou moins claire, cohérente et constante) leurs valeurs les plus générales (la domination ou l'entraide, la soumission ou la lutte, ou telles ou telles autres valeurs), sans pouvoir s'appuyer, sauf illusion, sur aucun absolu (religieux, philosophique, y compris scientifique ou autre) qui leur dicterait un comportement. Chaque groupe, chaque individu, décide d'un cap général dans l'urgence, avec ses moyens et dans le brouillard. »

Comme on le sait, il y a de nombreux cheminements pour atteindre un endroit précis; c'est ce que démontre François Sébastianoff par sa démarche vers le cap de l'anarchisme non-violent, l'objectivité étant sa boussole; démarche vécue dans une exploration, pas pour autant neutre, de la réalité du monde.

Ainsi écrit-il: « Dans la situation actuelle, quels comportements généraux les animaux de l'espèce humaine ont-ils le plus intérêt à développer pour lutter contre les obstacles au plaisir de tous? »

Car, dans ce monde de dominants, solidaires et concurrents – qui nous conduisent vers une catastrophe annoncée – sur cette planète aux limites écologiques données, quels comportements faut-il adopter pour survivre ?

Si le but vers où se diriger est la société libertaire – avec l'abandon de la civilisation du travail – le moyen sera la non-violence. Une non-violence débarrassée de tout mysticisme, une non-violence qu'il ne faudra pas confondre avec une pratique caritative, qu'il ne faudra pas

assimiler avec la passivité et avec la soumission, une non-violence qui ne s'interdira pas le sabotage car «il n'y a violence que sur des êtres capables de souffrir»; avec un summum : la grève générale.

En bref, une non-violence dégagée de tout a priori métaphysique et moral; une non-violence associée à l'anarchisme du XXI^e siècle, un anarchisme qui ne mérite pas sa réputation de désordre et de violence, un anarchisme qui lutte contre le désordre établi.

Affirmant qu'il n'y a d'autres choix qu'entre «fuir, lutter ou mourir... faits comme des rats», il écrit cependant: «Nous voulons contribuer à faire évoluer la conscience morale jusqu'à l'idée qu'il n'y a pas de coupables, mais seulement des responsables au sens objectif.»

Liberté, morale, etc.

Parmi d'autres réflexions stimulantes, nous citerons:

- «La liberté n'est pas un fait individuel.»
- «La liberté n'est pas considérée comme une condition mais bien plutôt comme une production collective.»
- «Je pense [...] que la nature ne nous propose aucune morale [...]; donc que ce sont les êtres humains qui posent leurs valeurs, sans pouvoir s'appuyer, sauf illusion, sur aucun absolu religieux, philosophique, y compris scientifique, qui les leur dicterait.»
- Nous n'avons pas à gérer la violence des dominants: «Nous ne cédon pas au chantage fondé sur la défense des droits de l'homme. Nous n'avons aucun aval à donner aux opérations armées engagées par les gouvernements démocratiques au

nom de l'éthique de responsabilité, pour "arbitrer" en Afrique et dans le Golfe, défendre les droits de l'homme dans les Balkans ou réprimer la violence dans les banlieues, alors que ces mêmes gouvernements, et les lobbys qui en tirent les ficelles, sont fondamentalement responsables de situations qu'ils dénoncent seulement quand elles sont devenues "sans issue autre qu'une intervention armée".»

- Quant à la violence, elle «a fait ses preuves pour le maintien des structures de domination».

Et puis:

«L'évitement de la violence a sans doute des origines lointaines. Une espèce ne saurait se perpétuer sans éviter la violence interspécifique. Il existe des hypothèses solides sur le rôle apaisant des primates femelles, ou sur celui des femmes dès le paléolithique.»

Nous avons écrit, quant à nous, en d'autres lieux, que la non-violence collective était une idée relativement nouvelle, Sébastianoff, lui, précise qu'il faut placer la non-violence comme un enjeu majeur dans l'évolution humaine du XXI^e siècle.

Il préconise donc une non-violence collective. Nous ne pouvons qu'être en accord avec lui. On remarquera cependant que cette action collective commence souvent par un «acte individuel». Et, pour ne parler que de ce que nous avons vécu pendant la guerre d'Algérie: une action collective qui s'enclenche par des refus individuels, puis par une solidarité concrète de quelques-uns avec ces «refuseurs», puis par un mouvement collectif encore plus large avec différents niveaux d'engagement suivant les forces, les disponibilités et le courage de chacun.

À remarquer que, par la suite, certains de ces «actes individuels» n'ont été accomplis que parce qu'il y avait déjà un mouvement collectif.

Cette non-violence, à peine née, a vu son image rapidement brouillée. «Tout est prêt pour la récup', pour que le rôle des non-violents se confonde avec celui d'auxiliaires des polices et des armées, sous l'étiquette d'"adjoints de sécurité" ou de "médiateurs".»

Néanmoins, si on peut constater, actuellement, une aspiration diffuse à la non-violence, ne nous leurrions pas, il ne s'agit le plus souvent pour les militants que d'«éviter les violences». Mais Sébastianoff note: «Un peu partout dans le monde, émerge un préjugé favorable à la non-violence.»

Une nouvelle conception de la lutte serait en train de naître.

André Bernard

D'autres revues ont lu pour nous

**Sylvain Wagnon, Francisco Ferrer,
une éducation libertaire en héritage.
Lyon, ACL 2013, 288 p.**

Sous la plume de Sylvain Wagnon, on est frappé – peut-être contre toute attente – par la modernité de la parole de Ferrer (à moins que ce ne soit notre époque, célébrant le retour de la morale laïque, qui ne nous fasse retomber dans des temps archaïques...). Une parole que l'on retrouve dans la seconde partie de l'ouvrage qui reproduit in extenso la fameuse brochure intitulée *L'École moderne*.

L'auteur de cette «éducation libertaire en héritage», sans contester certaines critiques adressées à Ferrer (en quoi son école peut-elle encore se révéler «moderne»? Peut-on qualifier Ferrer de «pédagogue» à proprement parler?), les retourne habilement dans une conclusion stimulante. Le «dispositif éducatif» de Ferrer, qui ne se réduit pas à l'école mais englobe un travail d'édition, la promotion de «Maisons du peuple», le combat syndical, la forma-

tion des enseignants, etc. porte encore les germes d'une école démocratique (qui ne saurait se confondre avec une démocratisation de l'école, dont Ferrer avait aussi anticipé l'hypocrisie). Mais surtout, conclut l'auteur, c'est «dans cette alliance du combat révolutionnaire et pédagogique que se trouve son héritage majeur». Une belle relecture de l'œuvre du pédagogue libertaire qui a su éviter les pièges de la commémoration et de l'hagiographie.

(*N'autre école*, compte rendu en ligne)

**Collectif Straw d'la Bale,
La maison de paille de Lausanne.
Pourquoi nous l'avons construite,
pourquoi elle fut incendiée.
Paris, 2013, La Lenteur, 180 p.**

Ériger une maison écologique et autosuffisante dans un parc public, en plein centre-ville de Lausanne: entre le moment où la construction surgit, en août 2007, et celui où elle est détruite par un incendie

vraisemblablement criminel, en décembre de la même année, cet exploit aura mis en émoi tant la population que les autorités et les médias, et déchaîné les passions.

Dans cette ville de Suisse romande qui souffre d'une grave pénurie de logements, et dont la mairie «verte» veut faire une vitrine du «développement durable», le collectif Straw d'la Bale pointe les failles et fait éclater les contradictions. Il prétend explorer toute la différence qui peut exister entre «être logé» et «habiter». L'expérience aura été brève, mais exceptionnellement riche en émotions et en enseignements. Ce livre invite à les partager.

(Mona Chollet,
Le Monde diplomatique, août 2013)

Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946). Textes réunis et présentés par Vittorio Frigerio. Grenoble, ELLUG, 2012, 267 p.

Dans le florilège de *Nouvelles anarchistes (1890-1946)* harponnées par Vittorio Frigerio (éd. Ellug), on n'a affaire qu'à de merveilleux gredins entendant refaire le monde. Parmi ceux-ci : le romancier pyromanesque Victor Barrucand, le poète émeutier Jean Richepin, le prince noir du sabotage Émile Pouget, le chantre de la «camaraderie amoureuse» E. Armand, le pacifiste aguerrri Lucien Descaves, le pamphlétaire anticolonialiste néerlandais Multatuli ou le «scandaleux» agitateur béquillard Albert Libertad. Plus une manne de surprises. Telle une charge voluptueuse contre «l'esprit de pro-

priété» des êtres jaloux, par Maurice Leblanc qu'on croyait plus conservateur. Et une exhortation pousse-au-crime du «conformiste» Catulle Mendès : et si, les belles-de-nuit, vous tranchez la gorge de vos macs ?

(Noël Godin, *CQFD*, janvier 2013)

Théo Rival, Syndicalistes et libertaires, une histoire de l'Union des travailleurs communistes libertaires (1974-1991), Paris, Alternative libertaire, 2013, 287 p.

Le livre de Théo Rival n'est pas à proprement parler une histoire chronologique et complète de l'UTCL. En effet, l'auteur se concentre essentiellement sur le rapport de l'organisation au syndicalisme et aux gauches syndicales. Ça ressemble fort à une thèse adaptée pour fin d'édition. Pour enrichir l'ouvrage, l'éditeur a eu la très bonne idée d'accompagner le tout de nombreuses annexes dont deux très intéressantes entrevues collectives avec des vétérans, l'une sur l'ORA, l'autre sur l'UTCL, ainsi que le bilan final de l'UTCL adopté à son ultime congrès. Oh, et il y a tout un cahier iconographique avec photos d'époques et reproduction de publications diverses.

Bien sûr, dans l'histoire globale du mouvement anarchiste, l'UTCL n'est sans doute qu'une note de bas de page. On ne parle après tout que de quelques centaines de personnes, jamais plus de 70-80 en même temps. N'empêche, j'ai trouvé ça inspirant et plein d'enseignements.

(Nicolas Phébus,
<http://nicolasphebus.tumblr.com>)

Bulletin d'abonnement

Nom : Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville : Pays :
Courriel :

Je souhaite m'abonner à *Réfractions* :

- Pour 2 numéros/1 an : 26 euros/32 fr.s. (port compris)
 Pour 4 numéros/2 ans : 50 euros/60 fr.s. (port compris)
 Soutien : euros

À partir du n°

Je joins à ce bulletin un chèque libellé à l'ordre
des *Amis de Réfractions*, c/o Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris
Pour la Suisse : *Noir*, 24, av. de Beaumont, CH-1012 Lausanne
ou par courriel : refractions@plusloin.org

Date :

Signature :

Derniers numéros parus

n° 15 : *Privés, publics, communs, quels services ?*, 2005 / n° 16 : *Les enfants, les jeunes, c'est l'anarchie !*, 2006 / n° 17 : *Pouvoirs et conflictualités*, 2006 / n° 18 : *Écologie, graines d'anarchie*, 2007 / n° 19 : *Politiques de la peur*, 2007 / n° 20 : *De Mai 68 au débat sur la postmodernité*, 2008 / n° 21 : *Territoires nomades, identités multiples*, 2008 / n° 22 : *Le réveil des illégalismes*, 2009 / n° 23 : *L'entraide, facteur de révolution*, 2009 / n° 24 : *Des féminismes, en veux-tu, en voilà*, 2010 / n° 25 : *À la recherche d'un sujet révolutionnaire*, 2010 / n° 26 : *La place du peuple*, 2011 / n° 27 : *Libres. De quelles liberté ?*, 2011 / n° 28 : *Indignations... Occupations... Insurrections*, 2012 / n° 29 : *Voies sexuelles, voix désirantes*, 2012 / n° 30 : *De l'État*, 2013

Dépôt légal à parution
Achévé d'imprimé en novembre 2013
sur les presses de l'imprimerie la Source d'or
à Clermont-Ferrand – France

